La scène new yorkaise années 1980-90 / La scène californienne années 1980-90

Cécile Marie-Castanet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62471>

DOI : 10.4000/critiquedart.62471

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Cécile Marie-Castanet, « La scène new yorkaise années 1980-90 / La scène californienne années 1980-90 », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62471> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.62471>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

La scène new yorkaise années 1980-90 / La scène californienne années 1980-90

Cécile Marie-Castanet

- ¹ Cinq artistes et pas des moindres (Chris Burden, Richard Jackson, Mike Kelley, Paul McCarthy, Edward Ruscha) sont réunis sous le titre *La scène californienne années 1980-90* avec un choix d'entretiens réalisés pour *artpress* entre 1989 et 2015 ; neuf autres artistes (Julian Schnabel, David Salle, Neil Jenney, Robert Longo, David Hammons, Eric Fischl, Felix Gonzales-Torres, Matthew Barney, Richard Prince) le sont sous le titre *La scène new-yorkaise, années 1980-90* avec des entretiens réalisés entre 1987 et 2011. La coopération éditoriale avec l'Imec (Institut mémoires de l'édition contemporaine) fait judicieusement sens en ce qui concerne l'archive et l'histoire intellectuelle de la revue, qui n'a cessé, depuis sa création en 1972, d'articuler théories, arts et littérature. Néanmoins, on s'interroge sur la logique éditoriale qui a décidé d'amputer les articles de l'iconographie qui les a historiquement accompagnés et constitués. Quid aussi de la logique des choix ? Comment interpréter cette sélection qui ne propose aucun entretien avec des artistes femmes d'importance majeure sur le devant de la scène en Californie ou à New York ? L'objectif de « constituer une véritable encyclopédie de l'art et de la pensée de notre temps » (p. 192), pose un trouble dans le genre ! La sélection thématique limite le mélange des genres et supprime *de facto* l'effet que produit l'accès à un numéro complet, la part essentielle de l'esprit libertaire dans la réception et dans la formation du lecteur. Ce dernier, en découvrant un article sur Richard Prince dans le numéro 378, pouvait lire d'autres articles le détournant vers le travail de Nina Childress, Marc Trivier ou Monique Frydman, autant de télescopages improbables et disparus. De même pour le graphisme de Roger Tallon avec ses trois colonnes de textes et/ou d'images. L'archivage des entretiens est tronqué dans sa forme graphique et ses contenus iconographiques et ce n'est pas sans incidence. Les textes rassemblés témoignent de l'actualité de la scène américaine vers laquelle la revue s'est tournée dès ses débuts. Avec New York, un intérêt manifeste pour le renouveau d'une peinture dans sa pratique et sa relation aux images et aux langages (Julian Schnabel, David Salle, Neil

Jenney, et Eric Fischl) apparaît aux côtés d'autres engagements esthétiques et politiques (David Hammons ou Felix Gonzales-Torres). Avec la Californie, le rapport entre sculpture et performance, la question de ses dépassements, l'emploi d'autres codes visuels sont mis en avant (Mike Kelley, Chris Burden, Paul McCarthy). L'importance de la formation (ingénieur, architecte, influence des studios d'Hollywood et de Disney) apparaît avec Chris Burden, Mike Kelley, Richard Jackson et d'autres. On entre dans la fabrique des œuvres et des questionnements afférents à l'objet et ses formes. Par-delà « La scène californienne », c'est aussi l'obscène qui est manifeste, dans la manière pour cette « génération de l'image » (p. 39) d'en faire l'expérience. Les deux entretiens avec Mike Kelley s'inscrivent à contre-courant de la séduction superficielle de la culture dominante des années 80, en redonnant aux objets et à la sculpture toute leur force, et en mettant sur l'avant-scène les langages populaires. L'action et l'expérience, les pratiques performatives, les recherches à partir de soi, le refus du seul intellectualisme et l'acceptation des ratages ou dysfonctionnements sont des horizons essentiels. Ils permettent de dépasser les clichés (Chris Burden : « Je ne suis ni l'artiste qui s'est tiré dessus, ni celui qui fait tomber les musées » p. 55) et de renverser l'image que nous renvoie « un miroir faussé de la culture dominante » (Entretien avec Mike Kelley, p. 33). La venue des artistes en Europe pour leurs expositions permet aussi d'aborder la notion d'un art américain à l'aune de ses relations et différences avec le vieux continent, à travers notamment la question des échelles, des paysages, et du multiculturalisme. L'intérêt de la collection est aussi celle de l'archive : on peut y lire en filigrane l'histoire de la revue. Toute scène a ses acteurs et ses coulisses. L'entretien avec David Salle « Entre composition et désignation » mené par Catherine Millet est extrait du numéro charnière d'octobre 1988 au cours duquel la revue passe à la couleur ! Les années 80, c'est aussi en Amérique et en Europe, un nouveau rapport de l'art au marché. Or, c'est l'entretien de Catherine Millet avec Julian Schnabel qui ouvre la livraison sur la scène new-yorkaise ! Les années 80 en France, c'est aussi les années Lang, le pouvoir des institutions et l'essor du marché ; elles voient l'abandon des grands dossiers thématiques de la revue qui s'ouvre à davantage de politique culturelle. Plutôt que l'effet de vulgarisation, c'est donc tout ce qui est ob-scène et hors-scène qui peut nous intéresser dans ce geste d'archivage même si l'entrée thématique supprime « le passage en revue » et isole encore davantage l'art des autres domaines de la pensée.